

12

LE SAVETIER ET L'APOTHIKAIRE,

FOLIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE ET A SPECTACLE,

PAR

MM. P. TOURNEMINE, P.-J. CHARRIN ET E. DÉCOUR.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre
du PANTHÉON, le 3 février 1833.

PRIX : 1 FR. 50 C.



A PARIS,
CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR,
Boulevard Saint-Martin, N° 12,
ET BARBA, LIBRAIRE AU PALAIS-ROYAL.

1833.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

HAROUN-AL-RASCHID , Calife de Bagdad.	MM. GUSTAVE.
OUZOUF , Marchand d'esclaves.	REY.
OURKAN , Cadi.	ST-PREUX.
JACQUES-LEROND , Savetier.	C.-POTIER.
PIERRE-LEROND , Apothicaire, cousin de Jacques	VALMONT.
UN CHEF D'EUNUQUES.	ALEXIS.
UN OFFICIER Des gardes du calife.	VICTOR.
ZÉLINE , Jeune Georgienne, esclave d'Ozouf.	M^{me} SIMON.
Gardes, Muets, Esclaves, Peuple.	



La scène se passe dans un des faubourgs de Bagdad.

Cet ouvrage qui a obtenu un véritable succès à Paris, peut être monté facilement et sans frais, sur les Théâtres de Province.

Nota de l'éditeur.

Impr. de Lottin de St.-Germain,
rue de Nazareth, 1.

LE SAVETIER ET L'APOTHIKAIRE.

Le théâtre représente un site riant, agreste, à l'extrémité de l'un des faubourgs de Bagdad. A droite, une maison, devant laquelle est un banc de pierre. Au-dessus de la porte, on lit : OUZOUF, POURVOYEUR DU SÉRAIL. — Du même côté, au second plan, une petite échoppe, portant cet écriteau : LEROND, SAVETIER. — A gauche, au premier plan, une boutique assez apparente ; ces mots : LEROND, APOTHIKAIRE, sont peints sur une enseigne. Du même côté est l'habitation du cadî.

SCENE PREMIERE.

HAROUN, déguisé en marchand d'esclaves ; OUZOUF,
PIERRE LEROND.

(Au lever du rideau, il fait encore nuit. Pierre Lerond dort, étendu devant sa porte.)

HAROUN.

Enfin, mon cher Ouzouf, me diras-tu où nous sommes ?
Il me semble que nous marchons depuis long-temps.

OUZOUF.

Nous arrivons, seigneur, à l'extrémité du faubourg où ma maison est située. Vous devriez reconnaître cet endroit : vous l'avez visité souvent.

HAROUN.

En effet ; mais on y voit à peine.

OUZOUF.

Je croyais vos regards faits à l'obscurité. Permettez-moi de vous le dire, seigneur, tout en satisfaisant votre goût passionné pour l'incognito et les courses nocturnes, Votre Hautesse commet souvent de graves imprudences.

HAROUN.

Des imprudences, dis-tu ?

OUZOUF.

Oui ; le plus puissant monarque de l'Asie ; le sublime calife Haroun-al-Raschid, doit-il s'exposer ainsi nuitamment dans les rues de Bagdad.

Air de la Robe et les bottes.

Pourquoi compromettre une vie
Illustre et riche d'avenir ?
Pour votre gloire et la patrie,
Laissez vos destins s'accomplir.
Le peuple, d'un roi qu'il révère,
Voudrait multiplier les ans,
Et si l'un se doit à son père,
L'autre se doit à ses enfans.

HAROUN.

Tu as raison.

OUZOUF.

Ne vous souvient-il plus, seigneur, que des misérables vous ont attaqué dans la nuit qui a suivi la fête du Bairam, et avez-vous oublié à quel heureux hasard vous avez dû la conservation de votre existence ?

HAROUN.

Non, non, je serais trop ingrat. (*D'un ton chagrin.*) L'homme généreux qui m'a soustrait aux poignards de vils assassins, s'est dérobé à ma reconnaissance. Je ne sais qui il est, mais j'ai chargé le cadi Ourkan, dont voici la demeure, de prendre les informations les plus minutieuses, et de remettre vingt bourses d'or à mon libérateur, s'il parvient à le découvrir.

OUZOUF.

Et le cadi, qui n'a rien voulu découvrir, a gardé les vingt bourses d'or.

HAROUN, *vivement.*

Quoi, tu penses ?

OUZOUF.

Je fais plus, j'affirme. Si les moindres recherches avaient été faites, ignorerait-on que l'homme qui a été blessé, en affrontant la mort pour vous défendre, est un pauvre savetier, Français d'origine, et qui habite cette échoppe.

HAROUN.

Il se pourrait ! Et tu nommes cet honnête artisan ?

OUZOUF.

Jacques Lerond, bossu de naissance, franc par nature, et joyeux par caractère.

HAROUN.

De qui tiens-tu ces détails ?

OUZOUF.

De Zéline, l'une des esclaves chargées du service extérieur de ma maison ; et qui, naturellement curieuse, bavarde, sait tout ce qui se passe au-dehors... Je crois aussi qu'elle est aimée du malin bossu, et que c'est lui qui lui a conté cette périlleuse aventure.

HAROUN

Le cadi Ourkan payera cher sa cupide et coupable négligence. Ouzouf, je veux voir, dès aujourd'hui, ce brave Lerond, et le combler de mes largesses.

Air du Premier prix.

Oui, de ma faveur protectrice,
Il sentira bientôt l'effet ;

Si je sais châtier le vice,
 Je sais reconnaître un bienfait.
 Ourkan doit craindre ma puissance ;
 Un malheureux doit la bénir.
 Commençons par la récompense :
 Assez tôt, il faudra punir.

(On entend ronfler Pierre Lerond.)

OUZOUF, surpris.

Qui ronfle ainsi près de nous ?

HAROUN.

Quelque pauvre diable sans asile.

PIERRE LEROND, rêvant et parlant haut.

Ah ! j'entends, Votre Hautesse pense qu'il est trop chaud.
 Non, non ; mais prenez garde de vous blesser.

HAROUN, surpris.

Trop chaud... me blesser... Que veut-il dire ?

PIERRE, rêvant toujours.

Dix paquets de rhubarbe, dix doses d'opium et dix pintes
 d'eau tiède en remèdes bien administrés, de deux en deux
 heures, et Votre Hautesse est sauvée.

OUZOUF, l'apercevant.

Eh ! c'est notre apothicaire ; il dort près de sa porte.

HAROUN.

Comment se fait-il ?..

OUZOUF.

Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est qu'il est cousin du
 savetier, et qu'il est bossu comme son parent ; la belle fa-
 mille ! il serait fâcheux, pour le genre humain, qu'elle s'é-
 teignît avec eux !

HAROUN.

Ne le réveillons pas.

OUZOUF.

Le jour commence à paraître : je crois, seigneur, qu'il est
 prudent de nous éloigner.

HAROUN.

J'approuve ce conseil. (*A part.*) Je reviendrai bientôt.

(Ils sortent.)

SCENE II.

PIERRE LEROND, puis JACQUES LEROND.

PIERRE, se réveillant.

Ouf ! j'ai dormi bien long-temps sur cette pierre... C'est
 la faute de Jacques ; il m'a tant fait boire, hier, pour me faire
 oublier mes chagrins, que j'ai oublié de rentrer chez moi.

(Jacques paraît et ouvre son échoppe. Il tient une bouteille, qu'il finit de vider.)

JACQUES.

Air : *Nous nous marierons dimanche*, ou : *Air nouveau de M. PETIT.* (*)

Ma gaité, du jour
Prévient le retour,
Et bien avant moi s'éveille !
Fredonnant encor
Le joyeux accord
Qui sut m'égayer la veille.
Bonheur, plaisir,
Qui, pour vous saisir,
Veille,
Aime à chanter,
Aime à fêter
La treille ;
Et, gaiment, peut voir
L'ennui le plus noir
Au travers de sa bouteille.

PIERRE.

C'est mon cousin, qui, à peine levé, caresse déjà sa bouteille.

JACQUES.

Même air.

Ici, pas de vin ;
Ce nectar divin
Est proscrit par le Prophète.
Et de le goûter,
Se laisser tenter,
C'est perdre, en effet, la tête.
Roi d'orient,
Moi, gaiment
Sous la treille ;
J'eusse en faveur,
Mis la couleur
Vermeille.
Et bien gai, bien rond,
J'aurais ; en luron,
Pris pour sceptre une bouteille.

PIERRE.

Dis donc, Jacques, est-ce qu'il ne te serait pas possible de chanter moins fort ?

JACQUES.

Ah ! ah ! déjà levé, cousin Pierre ?

PIERRE.

Parbleu ! le moyen de dormir au sabat que tu fais.

JACQUES, *riant.*

Bouche-toi les oreilles.

(*) Chef d'orchestre au Théâtre du Panthéon.

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Toujours Français, sur la rive étrangère,
De la gaité subit la douce loi;
Et si tu veux, ici, me faire taire,
Chante, morbleu, chante plus fort que moi!
En gais flonflons, mes soupirs se transforment;
Et peu jaloux de t'entendre bâiller,
Souffre, du moins, quand tes plaintes m'endorment,
Qu'un chant joyeux vienne me réveiller.

PIERRE, d'un air triste.

Tu as beau chanter. je me plaindrai toujours des malheurs
dont nous avons été les victimes.

JACQUES, galement.

Bah ! malheur passé n'a jamais existé.

PIERRE.

Et si la fatalité nous poursuit encore ?

JACQUES.

Nous courrons plus vite qu'elle.

PIERRE.

Notre étoile maudite nous a fait quitter la France !

JACQUES.

Les voyages forment la jeunesse.

PIERRE.

Il me semble être à ce jour fatal..... nous nous embar-
quons... je me déssole...

JACQUES.

Moi, je ris ! ..

PIERRE.

Un corsaire nous capture... mon chagrin redouble...

JACQUES.

Ma gaité augmente.

PIERRE.

Le capitaine veut nous vendre, mais tous les deux mar-
qués au B, personne ne nous achète.

JACQUES.

Parce que nous sommes impayables.

PIERRE.

Marchandise de rebut, il nous relègue dans un coin du
bazar, et part sans songer à nous.

JACQUES.

Fort heureusement ! Et nous devons à cet oubli notre liber-
té ; tu te lamentes, moi, fort de ma gaité, de mon courage,
de ma philosophie, je me plie à toutes les circonstances, je
fais tous les métiers pour gagner quelques sequins, enfin,

j'en réunis assez pour mettre en œuvre mon industrie, et ta science, depuis ce tems, tu vends des drogues purgatives, incisives, digestives, et moi, le compas dans l'œil, je fais pour chacun de mes chalans chaussure à son pied.

PIERRE, *soupirant*.

Hélas!

JACQUES.

Encore un soupir! ah! ça m'ennuie; veux-tu être gai?... causions... veux-tu recommencer tes jérémiades, je retourne à ma besogne!

PIERRE.

J'ai un guignon inconcevable, point de maladies dans ce pays, pas même une petite épidémie.

JACQUES, *à part*.

Le bon cœur! (*Haut*). Mais n'est-on pas venu te chercher hier de la part de la sultane favorite?

PIERRE.

Oui, pour son petit chien.

JACQUES.

C'est un malade de haute considération, et sa guérison te vaudra beaucoup d'argent.

PIERRE.

Beaucoup d'argent!... les riches ne paient jamais.

JACQUES.

C'est juste, et voilà pourquoi il y a tant de pauvres.

PIERRE.

Pauvre! tu ne l'es pas, toi! L'ouvrage t'assomme, et l'amour te nourrit.

JACQUES, *riant*

Ah! ah! ah! c'est vrai, c'est très-vrai.

PIERRE.

Zéline est la plus jolie fille de Bagdad. Quel bijou!

JACQUES.

Si tu étais l'heureux joaillier auquel il appartient, tu ne le vendrais pas.

PIERRE.

Non, de par tous les diables.

JACQUES.

Avoue, mon excellent cousin, que si la blessure que j'ai reçue dernièrement avait été mortelle, tu n'aurais pas regretté ton rival.

PIERRE.

Monrival!

JACQUES.

Oui, mon-rival, je le sais.

PIERRE.

Puisque tu le sais, je ne le nierai pas... Pourtant, je n'ai point désiré ta mort; au contraire, je t'ai envié ce coup de poignard...

JACQUES.

Pas possible!

PIERRE.

Si vraiment. Ce coup-là est peut-être un coup de fortune, si l'homme que tu as sauvé était un pacha, un grand-visir. Quels honneurs! quelles récompenses pleuvraient sur toi!

JACQUES.

Oui, mais le tems annonce la sécheresse la plus opiniâtre, et il ne variera pas. Cousin, moi qui connais les hommes, je parierais que si tu guéris le roquet de la Sultane, tu gagneras plus que moi, qui n'ai sauvé que mon semblable, à la bosse près cependant.

PIERRE.

Tu crois? Eh bien! soyons de moitié dans tout ce qui reviendra à chacun de nous, d'ici à trois jours.

JACQUES, *lui tendant la main.*

J'accepte!

PIERRE, *de même.*

C'est dit!

JACQUES.

C'est fait!

Air : Allons, de la philosophie. (Barons de Felsheim.)

L'heureux marché! pour le conclure,
Chez le cadî, cousin, entrons.
Apposons notre signature
A l'acte que nous dicterons.

PIERRE, *à part.*

Par lui, quel sort brillant, précoce,
Si mon espoir n'est pas déçu.

JACQUES, *à part.*

Vraiment! il donne dans la bosse :
C'est maladroit pour un bossu.

ENSEMBLE.

L'heureux marché! pour le conclure,
Chez le cadî, cousin, entrons.
Apposons notre signature
A l'acte que nous dicterons.

JACQUES, *regardant au fond du théâtre.*

Eh mais, le cadî sort de chez lui.

PIERRE.

L'affaire en ira plus vite.

SCENE III.

LES MÊMES, LE CADI.

PIERRE, *abordant le cadi.*

Salut, soleil de justice !

JACQUES, *l'abordant à son tour.*

Salut à l'honneur du Croissant !

LE CADI, *sèchement.*

Que me voulez-vous, importuns ? Encore quelques demandes ?.. Vous n'aurez rien, je vous en avertis.

(Il s'éloigne.)

PIERRE, *l'arrêtant.*

Seigneur cadi, permettez ; il s'agit d'un acte que nous voulons passer devant vous.

LE CADI, *revenant, d'un ton mielleux.*

D'un acte ?.. Voyons, mes amis, que ne parliez-vous plus tôt.

JACQUES.

Vous nous auriez mieux reçus, n'est-ce pas, seigneur Ourkan ?

LE CADI.

J'ai précisément tout ce qu'il me faut ; homme de justice et de précaution, les cas imprévus ne me trouvent jamais en défaut. (*Jacques apporte deux carreaux, sur lesquels Ourkan s'assied.*) Merci, merci, précisez les faits.

JACQUES.

Pierre Lerond, que voilà, doit saigner, purger, ce matin, un animal révére...

LE CADI.

Vous dites ?..

JACQUES.

Un animal révére, chéri...

LE CADI, *avec emphase.*

Le chameau de la Kaaba, sans doute !

JACQUES.

Non, non, celui-là ne va pas à la Mecque... c'est l'épaveur de la Sultane.

LE CADI.

Par le prophète : Dieu conserve ses jours précieux ! Sa mort bouleverserait l'empire... Continuez.

JACQUES

Mon cousin, ici présent, s'engage à partager, avec moi, tout ce que cette cure doit lui rapporter.

LE CADI, *écrivain.*

C'est une affaire d'or... Ensuite?

PIERRE.

Jacques Lerond s'oblige, à son tour, à me donner la moitié de la récompense qu'il doit recevoir pour avoir, dernièrement, sauvé la vie à un personnage que nous supposons être un Bacha, un Visir, un Emir.

LE CADI, *à part, avec surprise.*

Qu'entends-je!.. comment ce serait ce misérable savetier? Tâchons de le dissuader. (*Haut.*) Mauvaise affaire! Vous n'avez sauvé qu'un Bédouin errant, que des gardes voulaient arrêter...

JACQUES, *à part.*

Diable, le marché n'est avantageux que pour moi. (*Haut, avec malice.*) Un Bédouin? hé bien, tant mieux! Ces gaillards-là gagnent l'or facilement... il coûte moins à donner. Ah! j'ai sauvé un Arabe du désert, un de ces hommes déterminés qui attaquent les caravanes... ma fortune est assurée.

LE CADI, *à part.*

Oui, compte là-dessus.

PIERRE.

Est-ce que tu voudrais te dédire?

JACQUES.

Du tout! du tout! car je crois toujours que tu deviendras plus riche que moi.

PIERRE.

Alors, ajoutez, seigneur cadi, que le plus riche de nous deux épousera Zéline.

JACQUES.

Non pas! non pas! ce n'était point convenu.

PIERRE.

Alors, plus de marché.

JACQUES.

Du moins, faut-il qu'elle y consente.

PIERRE.

De bons sequins lèveront les difficultés.

JACQUES.

C'est possible, mais encore...

PIERRE, *d'un air présumptueux.*

Si elle y consent, soit, écrivez, seigneur cadi...

LE CADI, à *Pierre*.

Si tu y consens, (*montrant Jacques.*) si il y consent, si Zéline y consent, alors vous y consentirez tous... c'est clair... Voici votre acte en bonne forme... donnez-moi la main. (*Il se lève.*) Vous jurez tous les deux.

PIERRE et JACQUES, ensemble.

Oui, nous jurons de remplir nos engagements.

LE CADI.

C'est très-bien ; maintenant, signez et payez.

(Les deux cousins, n'ayant pas d'appui pour écrire, se prêtent mutuellement leur dos.)

LE CADI, *bas*, à *Jacques*.

Tu auras Zéline, c'est sûr.

JACQUES, à *mi-voix*.

Sûr?.. voilà quatre sequins.

LE CADI, à *Pierre*.

La jeune esclave est à toi.

PIERRE, *bas*, au *cadi*.

A moi!.. voilà six sequins.

LE CADI, à *Jacques*.

Ton affaire est excellente.

JACQUES.

Excellente! six sequins de plus.

LE CADI, à *Pierre*.

Ton marché est délicieux...

PIERRE.

J'ajoute huit sequins.

LE CADI, à *part*.

Toujours des dupes!

JACQUES, *bas*, au *cadi*.

Si Zéline est à moi, je vous raccommoierai gratis vos vieilles babouches.

LE CADI, *d'un ton sec*.

Je n'en porte que de neuves.

PIERRE, *bas*, au *cadi*.

Si j'épouse Zéline, je vous purgerai pour rien le reste de vos jours.

LE CADI, *piqué*, à *part*.

Un médecin de chien, merci! (*Haut.*) Je ne suis jamais malade.

Air : *Quelle vive et tendre folie*, (du *Chiffonnier*.)

Adieu, mes amis, je vous laisse.

PIERRE, *au cadi.*

Seigneur cadi, jusqu'au revoir.
Je me fie à votre promesse.

JACQUES, *au cadi.*

Je compte sur votre pouvoir.

LE CADI, *à part, d'un air inquiet.*

Oui, vraiment, je frissonne encore.
Pour mon repos et mon bonheur,
Tâchons qu'il calife ignore
Que cet homme fut son sauveur.

(Il désigne Jacques.)

ENSEMBLE.

PIERRE et JACQUES, *à part.*

Je puis compter sur sa promesse;
Pour mon amour, quel doux espoir !
Je vais avoir femme et richesse.

(Au cadi, en s'inclinant.)

Seigneur cadi, jusqu'au revoir.

LE CADI.

Adieu. Comptez sur ma promesse ;
D'être heureux, nourrissez l'espoir.
Oui, vous aurez femme et richesse.
Mes bons amis ; jusqu'au revoir.

(Le cadi sort.)

SCENE IV.

PIERRE et JACQUES.

PIERRE, *se frottant les mains.*

Eh bien ! cousin, mon affaire est bonne.

JACQUES, *le contrefaisant*

Cousin, la mienne est meilleure.

PIERRE.

C'est le cadi qui me l'a assuré.

JACQUES.

C'est singulier, il me l'a dit aussi.

PIERRE, *surpris.*

Pas possible !

JACQUES.

Grâce aux dix sequins qu'il a reçus de moi, j'épouserai Zéline.

PIERRE.

Grâce aux quatorze sequins que je lui ai donnés, Zéline sera ma femme.

JACQUES.

Le coquin ! il a reçu des deux mains.

PIERRE.

C'est une horreur !

JACQUES.

Une infamie !

Air : *Soldat français, né d'obscurs laboureurs.*

De nos sequins, il a pris le dernier,
Le mal est fait !.. à quoi bon les reproches ?
En nous trompant, il a fait son métier.
Si lestement, pourquoi vider nos poches ?
Que de gens, aux emplois montés,
Façonnés au même calibre,
Et pour leur droiture, cités,
Tendent la main des deux côtés,
Afin de garder l'équilibre.

PIERRE.

Je l'attends à sa première maladie.

JACQUES.

Et moi, à sa première chaussure.

(Zéline entr'ouvre sa porte, paraît, et se retire à la vue de Pierre Lerond.)

PIERRE.

Mais, voici l'heure du lever de la sultane, je cours au palais.

JACQUES.

Surtout, sauve l'épagueul.

PIERRE.

Oh ! je ferai parler de moi !

(Il sort précipitamment).

SCENE V.

JACQUES, ZÉLINE.

JACQUES, regardant Pierre s'éloigner.

Cours, cours gagner de l'or, moi je reste pour attendre Zéline... Zéline si aimable, si jolie... Ah ! la voici.

ZÉLINE, sortant de la maison d'Ouzouf et portant un panier rempli de provisions.

J'ai vu s'éloigner ton vilain cousin, et je profite de l'absence de mon maître pour venir déjeuner avec toi.

JACQUES, gaiement.

C'est trop aimable !. charmante Zéline ! trésor de femme ! (à part). Eh bien, qu'on dise maintenant qu'il faut être joli garçon et surtout bien tourné pour faire des conquêtes !

ZÉLINE.

Vite, vite, profitons du moment... j'ai dans ce panier toutes nos provisions, et du vin de France, du Champagne : le seigneur Ouzouf ne sait pas que j'ai découvert l'endroit où il renferme cette liqueur si délicieuse, parce qu'elle est défen-

due... En bon musulman, il n'en boit jamais... que quand il est seul.

JACQUES.

Du champagne! du champagne! Ô bonheur! mes entrailles en tressaillent!

ZÉLINE, *lui donnant une bouteille.*

Prends, et cache vite.

JACQUES.

Oui, par rapport à toi, car la religion du prophète n'est pas la mienne.

ZÉLINE.

Ce banc nous servira de table... mettons le couvert... (*Ils déposent sur le banc, ce que contient le panier*). Il ne manque plus rien.

JACQUES.

Non... (*d'un ton digne*). Madame est servie.

ZÉLINE, *riant.*

En ce cas, je m'assieds, mets-toi là.

(*Ils se placent tous deux sur les carreaux qui ont servi au cadî, et mangent*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, HAROUN.

HAROUN, *au fond et à part.*

D'après ce que m'a dit Ozouf, ce doit être lui. Écoutons!

JACQUES.

Avant tout, à boire!

ZÉLINE, *lui versant.*

C'est de l'AF tout pur.

JACQUES, *choquant son verre contre celui de Zéline.*

A notre mariage! vois donc comme ça mousse.

(*Il boit; Zéline remplit de nouveau le verre de Jacques*).

JACQUES, *regardant amoureuxment son verre.*

Air du Cabaret.

Ton aspect m'égaie et m'enchanté
Lait nourricier du vrai luron;
J'aime cet esprit qui fermente,
Qui tonne en brisant sa prison.
De te humer ma bouche est fière,
Et loin du sol où je naquis,
Je crois voir au fond de mon verre
Un petit coin de mon pays.

HAROUN.

Il rit, il chante... plus de doute, c'est Jacques.

ZÉLINE.

Ta gaité me charme.

JACQUES.

C'est le premier lot des gens faits comme moi... cela tient à ma structure.

HAROUN, *à part.*

Quelle heureuse philosophie !

ZÉLINE.

Je crois que tu seras bon mari.

JACQUES, *tendrement.*

Oui, si tu es ma femme... mais, dis-moi, m'aimeras-tu long-temps ?

ZÉLINE.

Toujours ! et toi ?...

JACQUES.

Moi, crains-tu que je voltige de belle en belle, avec les avantages que j'ai reçus de la *bonne* nature, il faut être Zéline pour aimer un bossu.

ZÉLINE.

Toutes les femmes te trouveraient aimable. Ah ! mon ami, qu'il me serait doux de voir cette belle France que tu sembles tant regretter ?

JACQUES.

Pas quand tu es là... mais comment t'obtenir du seigneur Ouzouf ?...

ZÉLINE.

Tu es pauvre... je suis esclave...

JACQUES.

Te racheter sera difficile.

Air de l'Anonyme.

Ton avenir a bon droit m'épouvante,

ZÉLINE, *d'un air résigné.*

Las ! de mon maître il faut subir la loi.

JACQUES.

Dans sa maison tu n'es qu'une servante
Et tu serais la maîtresse chez moi.

ZÉLINE.

N'oppose point au sort que j'appréhende
L'illusion d'un riant avenir.

JACQUES.

Non, mais vaut mieux l'échoppe où l'on commande
Que le palais où l'on doit obéir.HAROUN, *à part.*

Que de raison sous cette grotesque enveloppe !

ZÉLINE, *tristement.*

Je ne commanderai pas !

JACQUES.

Qui sait, si le marché que j'ai fait ce matin avec mon cousin l'apothicaire m'enrichissait ?

HAROUN, *à part*, ZÉLINE, *haut.*

Un marché !

JACQUES.

Oui, à propos du petit chien de la sultane favorite, et de l'homme que j'ai sauvé.

ZÉLINE.

Cet homme est un ingrat !

HAROUN, *à part.*

Moi, jamais !

JACQUES, *montrant son cœur.*

Hé bien ! Zéline, je sens là que c'est une jouissance de faire ainsi des ingrats.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Sans un honteux calcul de récompense,
En m'exposant, j'ai dû le secourir.

ZÉLINE.

Fermer son cœur à la reconnaissance,
D'un grand bonheur, c'est vouloir s'abstenir.

JACQUES,

Pour un service ; il faut du moins le croire,
L'homme de bien ne se fait pas prier.
Oui, qui le rend, n'en garde pas mémoire.

ZÉLINE.

Qui le reçoit, devrait-il l'oublier ?

HAROUN, *s'approchant vivement.*

Non, mes amis, non !

ZÉLINE, *surprise.*

Un étranger !

JACQUES.

Quoi, vous nous écoutiez ?

HAROUN.

Et sans perdre un mot de votre entretien : il m'intéressait vivement.

JACQUES.

En ce cas, vous êtes un honnête homme. A votre costume, je devine que vous attendez l'ouverture du bazar.

HAROUN, *avec hésitation.*

Oui.

JACQUES.

Vous venez de loin, sans doute. Avez-vous soif? buvez, Avez-vous faim? mangez. Avez-vous envie de dormir? allez vous cou... entrez chez moi.

HAROUN.

Je préfère rester avec vous. (*A part.*) Quelle âme généreuse!

JACQUES, *gaiment.*

Votre figure me revient... Allons, jolie Zéline, verse à boire à cet honnête marchand... je ne le connais pas, mais n'importe.

HAROUN.

Comment, du vin?

JACQUES.

Et du fameux, je m'y connais, moi qui ne suis pas forcé de m'en sevrer. Vous hésitez : allons, allons, buvez ; et si c'est un péché, je m'en charge ; j'ai bon dos, vous le voyez.

HAROUN.

Il est vrai que ce ne sera pas la première fois...

JACQUES.

Que vous en aurez bu, je m'en doutais.

Air : Verse, verse du vin de France.

Du législateur irrité,
Comme moi, brave la colère ;
Comme moi, dis à la beauté :
Verse, verse, remplis mon verre...

Encore un verre !

Le vin est l'âme d'un repas ;
Il échauffe le cœur, la tête ;
Il invite aux plus doux ébats ;
Et si j'eusse été le Prophète,
On lirait, dans la loi mieux faite :
• Sans vin, point d'ivresse parfaite ;
• ΑΝΑΤΗΜΕ ! à qui n'en boit pas ! •

(*Zéline verse ; ils trinquent et boivent en chantant le refrain.*)

Sans foi, sans amis, sans soutien,
D'Allah, que souvent il outrage,
En faisant le mal pour le bien,
Un despote se dit l'image,
Se dit l'image !..

Sourdement son trône ébranlé,
L'écrase dans sa chute horrible...

(*Feignant d'être ivre.*)

Moi, quand j'ai le cerveau troublé,
Je fais mainte chute risible ;
Mais soudain, sans effort pérille,
Je me lève, et trouve accessible
Le trône où j'étais installé.

ENSEMBLE.

HAROUN et ZÉLINE,

On le voit, sans effort pénible,
Sur son trône, réinstallé.

JACQUES.

Je me lève, et trouve accessible
Le trône où j'étais installé.

(Zéline verse de nouveau. — Jacques et Haroun
choquent leurs verres.)

ZÉLINE, ne vidant son verre qu'à moitié, et empêchant Haroun et
Lerond de vider entièrement les leurs.

Arrêtez! arrêtez! nous avons oublié la santé du calife.

HAROUN.

Du calife! Vous l'aimez donc bien!

JACQUES.

Si nous l'aimons! un prince sage et juste! c'est si rare!

HAROUN, à part,

Quel éloge flatteur!

JACQUES.

Malheureusement, il lui est impossible de tout voir. La
mauvaise foi des marchands, la rudesse des cadis, l'injustice
des visirs, cela fait crier. Si tous les hommes nous ressem-
blaient, les affaires iraient mieux.

HAROUN,

Que penses-tu du marchand Ouzouf?

JACQUES,

Il est bonnête et bon, mais son métier me déplaît; vendre
des femmes! si donc! passe encore, s'il les donnait.

HAROUN.

Je conçois que le débit en serait plus certain; mais Ouzouf
et moi, nous les achetons...

ZÉLINE.

Quoi! vous vendez aussi des femmes?

HAROUN.

Oui, et j'ai une centaine d'odalisques à livrer au calife;
c'est pour cela que je viens voir Ouzouf. On m'a parlé d'une
jeune et jolie Géorgienne nommée, je crois... Zéline.

JACQUES, avec anxiété.

Vous venez l'acheter?

HAROUN.

Sans doute!

ZÉLINE, effrayée.

Je suis perdue!

HAROUN, feignant la surprise.

Que dites-vous?

ZÉLINE, *éplorée.*Air : *Faut l'oublier.* (de Romagnesi.)

Seigneur, c'est moi, moi, pauvre fille,
 Que vous allez, à prix d'argent,
 Ravir à l'époux indigent
 Qui m'eût tenu lieu de famille.
 Dans mon âme, portant l'effroi,
 Ah ! si vous conservez l'envie
 D'enlever Zéline à sa foi,
 Qui vous maudira pour la vie ?
 Seigneur, c'est moi. *(bis)*
 Qui vous maudira pour la vie ?
 Ce sera moi,
 Oui, toujours moi.

HAROUN, *à part,*

Si elle savait !..

JACQUES, *vivement, et avec feu.**Même air.*

Seigneur, c'est mon bien, c'est mon âme ;
 Sans vil calcul, sans examen,
 Ma Zéline accepte ma main ;
 Difforme, où prendre une autre femme !...
 Si l'on ravissait à ma foi
 Ce que j'idolâtre et qui m'aime,
 Savez-vous qui, bravant la loi,
 L'arracherait au sultan même ?
 Seigneur, c'est moi. *(bis)*
 L'arracherait au sultan même,
 Ce serait moi ! *(bis)*

HAROUN, *avec intérêt, et les prenant tous les deux par la main.*

Votre amour, votre confiance pour un inconnu, seront récompensés. Je verrai Ouzouf ; et s'il ne veut pas te vendre ce que tu vauX, charmante Zéline, car alors, je ne pourrais te payer, ce n'est pas au calife que tu appartiendras.

ZÉLINE, *avec émotion.*

Que de reconnaissance !

JACQUES, *vivement.*

Quoi ! vous seriez assez généreux ! mais non ; quel intérêt un pauvre diable peut-il vous inspirer ?...

HAROUN.

Jacques, un homme doit la vie à ton courage...

JACQUES, *étonné.*

Serait-ce vous ?

HAROUN.

Oui, c'est moi, chétif marchand d'esclaves, qui ne me plains aujourd'hui de l'injustice du sort, que parce qu'il me prive de m'acquitter dignement envers toi.

ZÉLINE.

Quel bonheur !

JACQUES, *à part*.

Ah ! c'est là mon Bédouin. (*haut*). Eh ! qui vous demande quelque chose. Je suis trop heureux de vous avoir été utile, et lors même que vous ne pourriez me donner ma Zéline, je serais encore content de ce que j'ai fait ; touchez-là, seigneur marchand, et embrassons-nous.

(Ils s'embrassent).

HAROUN, *à part*.

L'honnête homme ! (*haut*). Est-ce que tous les Français te ressemblent ?

JACQUES, *avec élan*.

Oui, tous.... mais pas au physique, heureusement pour eux... ah ça, parlons de vous. Vous dites que vous n'êtes pas heureux ? mon sort ne vaut pas mieux que le vôtre... n'importe.. les grands parfois confondent leurs richesses, eh bien ! confondons nos misères, vivons avec honneur, travaillons avec probité pour que le sommeil nous berce d'heureux songes, chantons du matin au soir, et rions au nez du temps qui nous fait la grimace.

HAROUN.

Soit. dès aujourd'hui j'habiterai ton échoppe. (*A Zéline*). Belle Géorgienne, si Ouzouf est traitable, dans quelques heures vous serez libre. (*Zéline et Jacques lui témoignent leur reconnaissance*). Point de remerciemens, je n'ai rien fait encore.

Air du Vaudeville des Blouses.

(*A part*).

Dès aujourd'hui, sur ce nouvel Esope,
Je répandrai mes grâces, mes bienfaits,
Et près de lui, j'oublierai sous l'échoppe
Les fastueux ennuis de mon palais.

(*Haut*).

Adieu, je pars...

ZÉLINE.

Puisse d'un sort prospère,
Votre retour marquer l'heureux instant.

HAROUN.

Tout entre nous sera commun j'espère,

JACQUES, *vivement*.

Tout !... excepté ma Zéline pourtant.

ENSEMBLE :

ZÉLINE et JACQUES, *à part*.

Chez l'artisan
Près d'un luron aussi joyeux qu'Esope,
Pauvre d'argent, sans sérail, sans muets,

Suite de l'ensemble.

Puisse-t-il être heureux sous ^{son} échoppe,
Plus qu'un sultan ne l'est dans ^{mon} son palais.

HAROUN, *à part.*

Dès aujourd'hui, sur ce nouvel Esope,
Je répandrai mes grâces, mes bienfaits,
Et près de lui, j'oublierai sous l'échoppe,
Les fastueux ennuis de mon palais.

(*Haroun sort*).

SCENE VII.

JACQUES, ZÉLINE.

ZÉLINE.

L'excellent cœur !

JACQUES, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! parbleu le tour est bon !

ZÉLINE.

Qu'as-tu donc à rire ?

JACQUES.

Je ris de la mine que va faire Pierre Lerond, lui qui croyais que j'avais sauvé, pour le moins, un pacha !.... et ce n'est qu'un pauvre marchand; ah cher cousin, ta part des bénéfices dans cette affaire ne vaudra certainement pas ce que j'ai le droit d'attendre de ta cure merveilleuse... précisément j'aperçois l'apothicaire... mais... qu'a-t-il donc ?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PIERRE, *accourant tout effaré.*

PIERRE.

Ah ! c'est fait de moi, c'est fait de moi !

JACQUES.

Te serait-il arrivé quelque malheur ?

PIERRE.

Pis que cela ; sort cruel !... pauvre bête !

JACQUES.

Explique toi !

PIERRE.

Je n'en ai pas la force.

JACQUES.

Dis toujours, ça soulage.

PIERRE, *d'une voix entrecoupée.*

J'arrive.... chez la sultane.... on m'annonce.... j'entre.... quel spectacle!... le favori de la favorite... le plus intéressant animal...

JACQUES, *vivement.*

Il était mort!

PIERRE.

Non, mais pâle, défait, abattu, l'œil stupide, la gueule décolorée.... et quel poulx!.... 120 pulsations par minute; tout le monde pleurait, sanglottait, le chien seul paraissait insensible à la scène lugubre dont il était l'objet.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Du patient pour qui l'on prie,
Je m'approche avec dignité;
J'analyse sa maladie,
Et par l'auditoire écouté,
Je prouve ma capacité.
Le chien, rompt ma docte harangue,
En poussant d'affreux hurlemeas,
A ces symptômes alarmans:
Je veux qu'il me montre sa langue,
L'enragé me montre les dents.

ZÉLINE, *d'un ton moqueur.*

Et vous retirez la main.

PIERRE.

Sans doute, il m'aurait coupé les doigts. Tout-à-coup le malade éprouve de violentes convulsions... la sultane appelle ses esclaves.... on accourt.... le désespoir est à son comble...

JACQUES.

Tu perds la tête!...

PIERRE.

A peu près; cependant je me rappelle que j'ai sur moi une poudre calmante dont la vertu est efficace, je cherche... je trouve, jefais avaler au moribond tout ce que renferme le paquet, et je sors aussitôt pour venir ici, chercher une seconde dose... Jugez de mon effroi, lorsqu'à cent pas du palais, en regardant le papier qui renfermait le remède administré, je lis cette étiquette *arsenic*!... Redoutant le prompt effet de ce poison, un frisson mortel m'a saisi, et bien que je sentisse mes genoux se dérober sous moi, j'ai pris mes jambes à mon cou et me voilà... si l'épagueul est mort, la sultane voudra qu'on nous enterre le même jour, le chien comme un homme et moi comme un chien... Ah! mon dieu! mon dieu! quel malheur!..

JACQUES.

Maladroît! empoisonner justement, quand il y'en a tant d'inutiles, le seul animal qui pouvait nous enrichir.

PIERRE, *pleurant.*

Au lieu de recevoir une récompense, je serais pendu.

ZÉLINE.

Oh ! non, mais bâtonné.

JACQUES.

Une centaine de coups... on n'en meurt pas.

PIERRE.

Je voudrais bien te voir tendre le dos.

JACQUES, *malignement.*

Ça te redressera peut-être ; cousin, pour te consoler, je t'offre la moitié de ma fortune... j'ai vu mon homme...

PIERRE, *vivement.*

Celui que tu as sauvé ?

JACQUES.

Il me quitte à l'instant.

PIERRE, *un peu rassuré.*

Ah ! je n'ai plus peur, ce doit être un grand personnage?... mon cher Jacques, tu le prieras de me prendre sous sa protection, d'intercéder pour moi...

JACQUES.

Air : Dis-moi, mon vieux, etc.

Ainsi que nous, suivant la loi commune,
Ce n'est, mon cher, qu'un pauvre industriel.

ZÉLINE.

Sa probité fait toute sa fortune.

PIERRE.

Alors, toujours, il sera malheureux.

JACQUES.

Le suis-je, moi, qui travaille sans cesse,
Et qui n'ai rien le soir, quand je m'endors ?
Mieux, à l'honneur, vaut de voir sa détresse,
Qu'au déshonneur des faveurs, des trésors.

PIERRE, *en colère.*

Toujours tes belles maximes, tu ne feras jamais ton chemin.

JACQUES.

Mieux que toi avec ton métier d'empoisonneur.

PIERRE.

Allons, Jacques, ne renouvelle pas mes craintes.

JACQUES.

Adieu, poltron !

ZÉLINE.

Au revoir, seigneur docteur des chiens du sérail.

PIERRE.

Oui, oui, moquez-vous de moi; si Dieu me prête vie, je ferai fortune et vous m'épouserez.

ZÉLINE.

Vous, jamais.

(Elle sort avec Jacques.)

SCENE IX.

PIERRE, et, peu après, UN OFFICIER des gardes du calife, et des ESCLAVES portant un coffre.

PIERRE.

Il est dit que rien ne me réussira... Je veux guérir ce maudit chien, je l'empoisonne... Je veux m'unir à Zéline, elle me fuit... Retourner en France pour me consoler, impossible... Ah! pauvre Pierre! (*Il se retourne, et aperçoit l'officier et les gardes.*) O ciel, que me veulent ces gardes?.. me chercheraient-ils? Plus de doute, l'arsenic a fait son effet; ils viennent m'arrêter.

L'OFFICIER, bas, aux gardes, et après avoir examiné Pierre.

Un bossu, voilà l'homme que je cherche

PIERRE, tremblant.

Air : *Vaudeville du Code et l'Amour.*

Je n'ose regarder cet homme;
Il vient m'annoncer mon trépas.

L'OFFICIER, à Pierre.

Dis quel est ton nom?..

PIERRE.

L'on me nomme

Lerond...

L'OFFICIER.

Je ne me trompais pas.
Chargé d'un acte de justice,
Je viens ici t'offrir un don.

PIERRE, se jetant à genoux, et baissant la tête.

C'est l'instrument de mon supplice.
Quel don, que le fatal cordon!

L'OFFICIER, d'un ton brusque, et faisant poser à terre le coffre que portent les esclaves.

Lève la tête!

PIERRE.

Pour m'étrangler avec plus de facilité.

L'OFFICIER, continuant.

Et reçois de la munificence du calife ces cinquante bourses d'or.

PIERRE, *selevant précipitamment.*

Que dites-vous ! (*A part.*) Est-ce qu'Azor... Au fait, il est possible qu'un remède violent... O miracle !

L'OFFICIER.

Prends, te dis-je... Les largesses du commandeur des croyans ne se bornent pas là : trente esclaves sont, dès aujourd'hui, ta propriété ; et Sa Hautesse a rachetée, pour toi, cette Zéline que tu aimes avec idolâtrie.

PIERRE, *avec une joie immodérée.*

A moi, de l'or, des esclaves, Zéline ! Ah ! j'en deviendrai fou. (*A part.*) Bienfaisant arsenic, que j'ai de grâces à te rendre ; si jamais Sa Hautesse ou la sultane favorite sont indisposés... (*Haut.*) Quelle joie ! quel bonheur ! quelle ivresse ! (*A l'officier.*) Ah ! seigneur, dites au calife que j'embrasse la poussière de ses pieds... que... je ne sais plus ce que je dis.

L'OFFICIER.

Le grand-visir, qui demande à te voir, portera au pied du trône les expressions de ta reconnaissance ; il te prépare une brillante réception.

PIERRE.

Comment, une réception, à moi ?

L'OFFICIER.

Tu trouveras, près de la grande Mosquée, deux muets qui gardent ta monture.

PIERRE.

Ah ! on me donne aussi un cheval ?

L'OFFICIER.

Mieux que cela ! un chameau !

PIERRE, *joyeux.*

Un chameau ! (*Réfléchissant*) Un chameau ! et je suis bosu... c'est une personnalité ; il est farceur, le visir... C'est égal, va pour le chameau, nous irons au palais l'un portant l'autre.

L'OFFICIER.

Hâte-toi de t'y rendre.

Air : Honneur ! honneur !

Honneur ! honneur au nouveau favori ;

Qu'en sa présence

On s'incline en silence.

Le grand Haroun l'a choisi pour ami.

Honneur ! honneur au nouveau favori.

(*L'officier et les gardes sortent, Pierre les salue gauchement.*)

SCÈNE X.

PIERRE, *seul et stupéfait.*

Est-ce un rêve? moi, le favori du calife, le protégé de la sultane!.. Le grand-visir veut me voir; il me donne un chameau... j'aurais préféré, je crois, un dromadaire. Mais si l'officier s'était trompé... oh! non, c'est impossible... Il faut que ce petit chien ait un tempérament d'éléphant... Il est sauvé, et c'est bien moi qu'Haroun récompense.

Air du Vaudeville de Julien.

Sans aucun défaut apparent,
Il est plus d'un grand personnage
Qu'on croit reconnaître un moment,
Et soudain changent de visage.
Moi, le même homme constamment,
Je porte; grâce à ma structure,
Par derrière, un signalement
Bien moins trompeur que leur figure.

(Il ouvre le coffre rempli d'or que les esclaves ont posé devant lui, et le trains dans sa boutique.)

Tout cet or est à moi, à moi seul! (*Fermant la porte, dont il ôte la clef.*) que dis-je, à moi seul, et Jacques, ma foi, tant pis... Cependant... oh! il est philosophe, lui, il ne tient pas à cela... Mais le marché... le cadî est facile à gagner... il trouvera le moyen... D'ailleurs, avec l'amitié du calife... Je ne m'en inquiète plus. Et cette Zéline qui, tout-à-l'heure, me regardait avec dédain, elle m'appartient à présent, j'ai des esclaves, des femmes à choisir; si la petite Géorgienne fait la précieuse, je me vengerai.

Air du Vaudeville des Gascons.

Tout m'assure enfin le bonheur.
Moi, favori de Sa Hautesse!
Chez le grand-visir, le temps presse,
Courons; ah! pour moi, quel honneur!
Plus de boutique, de négoce...

(Il danse en sortant; Zéline et Jacques arrivent et l'arrêtent.)

SCÈNE XI.

PIERRE, JACQUES, ZÉLINE.

ZÉLINE.

Seigneur docteur, où courez-vous?

PIERRE.

Ce docteur sera votre époux :
Il te le jure par sa bosse.

Madame, je vous ordonne de m'attendre ici. Jacques, je te défends de parler à madame. Entendez-vous, je te le défends.

(Il sort en courant.)

SCENE XII.

JACQUES, ZÉLINE.

JACQUES.

Il est devenu fou !

JACQUES et ZÉLINE, regardant Pierre courir,

(Continuation de l'air,)

Mais oui, c'est l'effet de la peur.
Aux fous, ici, l'on s'intéresse :
S'il perd l'esprit, de Sa Hauteesse,
Il ne craindra plus la rigueur.

JACQUES.

Est-ce malice ou frayeur ? Malice, non. Il n'est pas assez rusé pour obtenir sa grâce en feignant une aliénation mentale... Les Orientaux honorent les insensés ; et, avec une petite variante, on peut appliquer aux vrais croyans cette maxime de mon pays :

« Bienheureux les pauvres d'esprit ; le Paradis de Mahomet leur appartient. »

ZÉLINE.

Cette joie subite, feinte ou naturelle, me semble d'un mauvais augure.

Air : *Vaudeville du petit Courrier.*

Ce qu'il vient de me dire ici,
Vraiment, m'alarme et me chagrine.

JACQUES, gaiment.

Il extravague, ma Zéline,
Tu n'as rien à craindre de lui.

ZÉLINE.

De ce satanique délire,
Je sais ce qu'il faut augurer :
Ce méchant homme ne sait rire
Que lorsque d'autres vont pleurer.

JACQUES.

Tant pis pour lui, si tu dis vrai... Mais songeons à recevoir le mieux possible notre nouvel ami.

SCENE XIII.

LES MÊMES, UN EUNUQUE, *plusieurs muets armés de bâtons, quelques esclaves.*

ZÉLINE, *les apercevant.*

A qui en veulent ces muets, et l'eunuque qui les conduit.

JACQUES.

Comme ce n'est pas à moi, rentrons.

L'EUNUQUE, *à part.*

Ce doit être lui. (*Haut, et l'arrêtant.*) Halte-là.

JACQUES.

Hein ?

L'EUNUQUE.

Halte là, te dis-je !

JACQUES.

Je n'ai pas le temps.

L'EUNUQUE.

Tu le prendras. Réponds, es-tu Français ?

JACQUES.

Oui des pieds, à la tête.

L'EUNUQUE.

Et tu te nommes ?

JACQUES.

Lerond.

L'EUNUQUE.

Tu es bossu ?

JACQUES, *se retournant.*

Ça saute aux yeux.

L'EUNUQUE.

C'est toi que nous cherchons, à genoux.

ZÉLINE.

Grands dieux... que vont-ils lui faire ?

L'EUNUQUE.

M'as-tu entendu ? à genoux.

JACQUES.

A genoux ! devant une femme oui, mais devant toi, qui n'es pas même un homme, fi donc !

L'EUNUQUE, *avec colère.*

Air du final du premier acte de la Somnambule.

Là ! pas tant de rodomontade,
Tu recevras la bastonnade.

JACQUES.

Comment la bastonnade, à moi ?
Au moins dois-je savoir pourquoi.

ZÉLINE, *d'un air suppliant.*

Seigneur de grâce écoutez moi,
De grâce écoutez moi,
Écoutez moi !

Oui, comme lui je dois savoir pourquoi.

L'EUNUQUE

Silence ! l'auguste ambassade,
Qu'on a confiée à mes soins,
S'accomplira devant témoins.

(à Jacques) Cent coups, parbleu ! te voilà bien malade.

JACQUES, *s'emparant d'un bâton qu'il fait jouer jusqu'à la fin de la scène.*

Camarade,

Mais je voudrais te voir
De ma main les recevoir.
Vrai dieu ! tu serais malade.

L'EUNUQUE, *furieux.*

Toi, tu seras châtié
Allons muets, frappez et sans pitié.

ENSEMBLE.

ZÉLINE et JACQUES.

Soyez sensible à ^{ma} prière :
Pour un traitement si sévère ;
Je le jure, je n'ai rien fait.
Je vous le jure, il n'a rien fait.
On révoquera cet arrêt. (*)

L'EUNUQUE et CHŒUR D'ESCLAVES

Je suis sourd à votre prière :
Il est sourd à votre prière,
Pour un traitement si sévère,
Que m'importe ce qu'il a fait.
Et qu'importe ce qu'il a fait.
Il faut qu'il subisse l'arrêt.

L'EUNUQUE.

Allons ! sans plus tarder, qu'on saisisse cet homme.

JACQUES, *menaçant l'eunuque.*

S'ils font un pas, sur-le-champ je t'assomme.

L'EUNUQUE, *au milieu des muets.*

Je te crains peu. Pour ta rébellion,
Je double la punition.
Chien de chrétien ! par Mahomet, je jure
Que tu seras plus doux une autre fois.
Méchant bossu ! c'est à tort que tu crois
Impunément, ici, me faire injure.

ZÉLINE.

Seigneur ! point d'emportement.
Ah ! différez le châtement !

DUO.

JACQUES et ZÉLINE.

Il est équitable, humain,
Le visir, c'est certain,
Reconnaitra ^{mon} innocence.
_{son.}

(*) On peut supprimer, à la représentation, la fin de ce morceau de chant, qui est entièrement écrit sur la musique du Final du premier acte de la *Somnambule*.

ZÉLINE.

A son palais, j'irai pour toi ;
 Oui , je le veux , je le doi.
 Bientôt , sa justice et sa loi
 Annuleront (*bis*) cette sentence.

L'EUNUQUE.

Du grand-visir , l'ordre est pressant ,
 Et de vos plaintes je me lasse.

(*Aux muets.*) Hola ! hola ! qu'on s'empare à l'instant
 Du patient ;
 Et qu'ici , promptement ,
 Justice , justice se fasse !

CHOEUR DE GARDES, *aux muets.*

Obéissez , allons !
 Qu'il meure sous vos bâtons.

REPRISE du Morceau d'ensemble.

ZÉLINE et JACQUES.

L'EUNUQUE et les ESCLAVES.

Soyez sensible à ^{ma} _{sa} prière, etc.Je suis sourd à votre prière, etc.
 Il est sourdL'EUNUQUE, *aux muets, en levant son bâton sur Jacques.*

Hé bien ! faut-il vous donner l'exemple ?

ZÉLINE, *vivement, et retenant le bras de l'eunuque.*

Arrêtez... ce malheureux est étranger. En cette qualité, la loi lui accorde deux heures, pour se pourvoir en grâce près du calife.

L'EUNUQUE.

C'est vrai ; mais il ne s'est pas pourvu... (*Levant de nouveau son bâton.*) et je...

JACQUES, *très-vivement, et faisant tourner son bâton.*

Je me pourvois, je me pourvois ! Ah ! la législation des coups de bâton a donc aussi son bon côté. (*A l'eunuque.*) Conduis-moi près du commandeur des croyans. Je lui parlerai, et tout s'expliquera. (*On entend une marche triomphale. — Allant au fond du théâtre.*) Que vois-je ? quelle foule s'avance ? Mon cousin Pierre est porté en triomphe, et l'on veut me donner la bastonnade ! Ah ! corbleu ! c'est trop fort ; la justice est souvent bien injuste.

SCENE XIV.

LES MÊMES, PIERRE, *richement costumé*, GARDES, PEUPLE,
 ESCLAVES.

(*Pierre est porté sur un palanquin : des esclaves et des gens du peuple l'entourent et le suivent.*)

CHŒUR.

Air : *Marche turque* (Missolonghi).

Rendons au sultan
 Tout le bonheur qu'il nous donne,
 Et qu'en nous son trône,
 Ait l'appui le plus puissant.

PIERRE, *sur le palanquin.*

Cher Azor !
 J'ai de l'or,
 Des honneurs,
 Des faveurs.
 Sans un chien,
 Je n'étais rien.

Non, non, je n'étais rien.

REPRISE DU CHŒUR. *Deux fois.*

Rendons au sultan,
 Tout le bonheur qu'il nous donne.
 Et qu'en nous son trône
 Ait l'appui le plus puissant.

JACQUES, *d'un ton goguenard.*

Salut ! au grand, à l'illustre, au sublime protégé du commandeur des croyans.

PIERRE, *avec une dignité comique et descendant de son palanquin.*

Quel impudent ose me parler, sans que je daigne m'adresser à lui.

ZÉLINE.

Votre cousin.

PIERRE, *de même, vivement.*

Nous ne sommes plus cousins !

JACQUES.

De cœur, c'est possible, car le tien ne peut me comprendre ; mais de par la nature, toujours.

PIERRE.

Quoi de commun maintenant entre nous ?

Air : *Bon voyage M. Dumolet.*

Roul' ta bosse,
 Petit luron,
 Ici, pour toi, plus de plaisirs, de noce,
 Roul' ta bosse,
 Petit luron,
 Et si tu peux, sois gai, sois franc, sois rond.
 Ton espérance est aujourd'hui déçue,
 Zéline ici, va recevoir ma foi,
 Suis mon conseil, épouse une bossue,
 Et vos enfans seront comme elle et toi.

Roul' ta bosse, etc.

(*Il s'approche de Zéline qui se réfugie près de Jacques.*)

ZÉLINE, *avec force.*
Ne m'approche pas, méchant garnement !

JACQUES.

Tout doux ! tout doux, marchand de drogues malfaisantes, nous avons un compte à régler ensemble...

PIERRE.

Insolent ! (*à sa suite*). Éloignez ce malotru...

JACQUES.

Malotru toi-même, entends-tu ?

PIERRE, *toujours à sa suite.*

Conduisez cette esclave chez moi.

(*Il désigne sa maison.*)

ZÉLINE.

Jamais ! jamais !

(*Les esclaves veulent s'emparer d'elle.*)

JACQUES, *furieux et menaçant Pierre.*

Chez toi, de quel droit ?

PIERRE.

Elle m'appartient !... allons la belle pas tant de cérémonie. Si elle résiste, appelez le cadi.

ZÉLINE, *allant frapper à la porte du cadi.*

C'est moi qui lui demanderai protection contre cette violence.

JACQUES, *suivant Zéline.*

Nous allons voir... seigneur cadi, seigneur cadi !

SCENE XV.

LES MÊMES, HAROUN, OUZOUF, LE CADI, L'OFFICIER,
GARDES.

LE CADI.

De quoi s'agit-il ?

JACQUES.

Du marché conclu devant vous ce matin, et que ce misérable apothicaire, devenu riche, je ne sais comment ni pourquoi, ne veut plus reconnaître.

L'EUNUQUE, *à part.*

Quoi, se serait-là l'apothicaire ?

PIERRE.

Une circonstance imprévue annule cet acte. (*Bas au cadi*). Dites comme moi.

(*Il lui glisse une bourse.*)

LE CADI.

S'il en est ainsi, votre argument est juste.

HAROUN, *à part, et faisant un geste significatif,*
Juste !... ah ! je me contiens à peine !

L'EUNUQUE.

Ce bossu est donc le médecin ? en ce cas, c'est à lui que les cent coups de bâton reviennent, pour avoir causé sciemment la mort de l'épagnoul de la sultane favorite.

PIERRE.

Ahie ! ahie !

(L'eunuque et ses muets vont se placer du côté de Pierre et le surveillent.)

JACQUES, à Zéline.

Ça s'explique, une méprise... la ressemblance des dos. (À l'Eunuque). Eh bien, avais-je tort ?

L'EUNUQUE.

Pourquoi es-tu bossu ?

JACQUES, montrant le ciel.

Tu le demanderas là-haut si tu y vas.

ZÉLINE.

La fortune qui rendait Pierre si orgueilleux, si injuste, appartient donc à Jacques ?

L'OFFICIER.

Oui, pour prix d'une bonne action... Allons, qu'on dépouille l'apothicaire de ces riches habits, et qu'on en pare cet honnête sayetier.

(Les muets ôtent à Pierre son doliman et veulent en affubler Jacques qui leur fait signe d'attendre un moment.)

JACQUES.

Dieu du ciel ! c'est possible !... ce marchand est donc un visir...

L'OFFICIER.

A lui seul appartient le droit de se faire connaître.

LE CADI, à part.

L'affaire n'est pas claire pour moi.

PIERRE.

Seigneur cadi, je m'en réfère à votre justice. (À part). Voilà encore de l'or. (Il lui donne une seconde bourse). Tirez-moi de là.

JACQUES, très-vivement.

Le cadi, le cadi n'a rien à voir ici ; je sais d'ailleurs comment on a raison avec lui.

(Il fait le geste d'un homme qui donne de l'argent).

LE CADI, feignant la colère.

Quelle horrible calomnie !

(Il allonge le bras pour rendre à Pierre son argent ; Harouq s'avance et le reçoit.)

LE CADI, élevant fortement la voix.

Ah ! tu doutes de ma probité ! misérable ! eh bien, tu seras empalé ! empalé, entends-tu, ou le calife me punisse à l'instant même.

HAROUN, ouvrant son doliman et montrant les insignes de sa puissance.

C'est ce qu'il va faire.

LE CADÏ, *attéré et se prosternant.*

Le calife, je suis mort !

TOUS, *surpris, s'agenouillant et penchant la tête vers la terre,*
Le calife !

JACQUES.

C'était toi ! magnanime Haroun !

HAROUN.

Appelle moi ton ami.

ZÉLINE.

Mon cher Jacques, que je suis heureuse !

HAROUN, *au cadï, en jetant à ses pieds la bourse de Pierre.*

Air du Rénégat.

Tiens, voici l'argent que tu pris,
Quand tu vendis ta conscience,
L'exil va devenir le prix
De cet abus de ta puissance.

TOUS.

Il fut coupable et tu seras clément,

HAROUN.

Non, c'est encore un trop doux châtement.

TOUS.

Calife à nos vœux soit propice.

HAROUN.

Pour lui vous suppliez en vain,
En son nom faire une injustice
C'est avilir un souverain.

LE CADÏ, *d'un ton suppliant.*

Eternelle lumière !

HAROUN, *à l'officier de ses gardes.*

Qu'on l'emmenè !

(Le cadï sort au milieu des gardes que précède l'officier.)

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, *excepté l'officier, le cadï et les gardes.*

HAROUN, *à Jacques.*

Tu le vois, je tiens ma parole : Zéline est à toi.

JACQUES.

Que de grâces je dois à Ta Hautesse !

OUZOUF, *montrant à Zéline l'échoppe de Jacques.*

Voilà désormais ton asile.

ZÉLINE.

Non, je veux aller en France ; c'est, dit-on, le paradis des femmes.

L'EUROPE, amenant Pierre devant le calife.

Sublime Hautesse, que faut-il faire de cet homme ?

HAROUN.

Exécuter la sentence prononcée contre lui :

PIERRE, se jetant à genoux.

Grâce ! grâce !

JACQUES,

Illustre commandeur des croyans, je t'ai sauvé la vie. Ne me refuse pas la première faveur que j'ose te demander.

HAROUN, à Pierre.

Lève-toi, je te pardonne ; mais tu rendras à Jacques tout ce que tu as reçu.

JACQUES.

Non, qu'il en garde la moitié : je la lui dois.

PIERRE, confus.

Généreux cousin, quelle leçon tu me donnes !

JACQUES, gaiement, prenant Pierre et Zéline par la main.

Notre richesse est commune. A demain notre départ pour la France.

(Ils s'avancent vers le public.)

Air de la Paille.

De mon cousin, si les défauts
Ont excité votre colère ;
Avant de lui tourner le dos,
Songez qu'il est apothicaire.
Des muets, sourds à sa douleur,
S'il redoute et fuit les attaques,
Changez, messieurs, en ma faveur,
Les coups de bâton pour des olagues :

CHŒUR FINAL.

JACQUES, PIERRE et ZÉLINE.

Air du Vaudeville des Épaulettes de grenadiers :

Pour nous, commence une nouvelle vie.
Rien, parmi vous, n'en troublerait le cours ;
Mais nous partons : la France est la patrie
De la gaité, des arts et des amours.

TOUS LES AUTRES PERSONNAGES.

Pour vous, commence une nouvelle vie.
Que désormais rien n'en trouble le cours ;
Partez, amis : la France est la patrie
De la gaité, des arts et des amours.

20 JY 63

FIN.